

LECTURE PLURIELLE, AMBIGUÏTÉ¹

Je suis le genre de traducteur qui se rapporte toujours, d'une manière plus ou moins consciente, une fois engagée dans l'acte traductif, à quelques repères théoriques, que j'ai construits à partir de ma propre pratique, mais également d'une théorie à laquelle je travaille, sur laquelle je réfléchis depuis bon nombre d'années.

Cette théorie emprunte ses quelques concepts de base surtout au domaine de la poétique, sans ignorer la contribution que pourrait parfois avoir la linguistique.

Toutefois, moi, je sais très bien qu'une bonne traduction, et je pense surtout à une traduction littéraire, ne sera jamais le résultat d'une application mécanique d'une théorie. La théorie – par sa définition même – s'applique au général, tandis que la traduction se construit comme résultat d'une suite d'options, de solutions particulières, ce qui en met d'ailleurs en lumière la dimension créatrice, artistique.

Je suis donc d'avis que, dans les cas les plus heureux, la traduction tient d'une pratico-théorie qui se modifie, se vérifie elle-même avec chaque nouveau texte traduit, par une démarche inductive qui alterne avec une démarche déductive. Je ne conteste pas la valeur en soi (c'est-à-dire dans l'ordre théorique et non pas en relation avec une pratique effective de la traduction) de certaines théories construites par des personnes qui n'ont traduit une seule page de leur vie, mais ces théories, assez compliquées, sophistiquées parfois (tout un domaine de la traductologie s'est développé ces derniers temps) sont, selon moi, peu utilisables dans la pratique réelle de la traduction littéraire. Au mieux, certains de leurs éléments peuvent s'intégrer dans la pratico-théorie de chaque traducteur, suivant un choix et une décision qui lui appartiennent et qui tiennent toujours des repères théoriques qu'il a lui-même fixés, inventés, le long de sa pratique.

La poétique des dernières décennies a imposé le concept de « lecture plurielle » : l'œuvre littéraire peut être lue de plusieurs manières ; on peut parler de la validité d'une certaine lecture mais non pas de sa vérité, en dernière instance, de la *cohérence* d'une lecture. Si l'on accepte cette

¹ „Lectură plurală, ambiguitate”, în *Despre traducere literal și în toate sensurile*, Craiova, Scrisul Românesc, 2006, p. 20-22.

approche, on accepte implicitement l'idée que « la meilleure lecture » (la seule qui soit bonne et véritable), concept qui a dominé dans les démarches de la critique « traditionnelle », est une illusion.

Or, la traduction peut adopter elle-même cette théorie de la lecture plurielle, en se voyant comme une lecture plurielle. En fait, dans le cas de la traduction, les choses deviennent un peu plus compliquées, étant donné la *matérialité* beaucoup plus consistante qu'elle comporte par rapport à la simple lecture. Je veux dire qu'elle devrait parvenir à être et à ne pas être en même temps une lecture plurielle. Elle devrait être faite de telle manière à permettre, tout comme l'œuvre originale, une lecture plurielle, étant à la fois le résultat de choix multiples, à commencer par les choix relatifs à la langue et à l'écriture : maintenir un certain degré d'ambiguïté, choisir ou éviter une certaine connotation, insister sur l'aspect dénotatif, préférer les archaïsmes, les syntagmes à couleur locale, même s'ils sont très connotés, relevant de l'espace de la langue « cible », etc. Or, résoudre les deux exigences à la fois, revient à résoudre la quadrature du cercle. Et pourtant, la traduction doit les résoudre, et le faire en se servant d'une langue qui parfois ne dispose même pas des termes dont le traducteur a besoin, puisqu'elle ne dispose peut-être pas des concepts que ces termes désignent.

La difficulté de maintenir l'ambiguïté (qui est un autre concept important de la poésie moderne) tout en la traduisant, opération qui suppose l'inscription dans une isomorphie sémantique (concept repris toujours à la poésie), l'inscription, donc, dans une lecture univoque, devient évidente quand on a affaire à des auteurs d'une ambiguïté maximale, comme Rimbaud, Mallarmé, Char, Michaux, etc. Le traducteur se trouve dans la situation d'inventer, de créer un texte isomorphe (qui est un autre concept de la poésie) au texte original, un texte qui fait attention à sa constitution, à la manière dont il est constitué, qui lui permette une lecture plurivoque, et non pas au sens univoque qu'il est tout le temps tenté de « comprendre », de faire émerger par une démarche herméneutique. La démarche herméneutique est la stratégie la plus inappropriée, je pense, quand on est confronté, en tant que traducteurs, à un texte de poéticité maximale, autrement dit d'une ambiguïté maximale. Il faut repousser la tentation d'un « seul et unique sens clair », qui n'est valable que pour les textes scientifiques, en grande partie dénotatifs, et s'efforcer de construire un appareil textuel plurisémantique, qui permette donc d'être lu de plusieurs manières. C'est le lieu de rencontre de l'ambiguïté avec la lecture plurielle.

Le concept d'ambiguïté est d'autant plus paradoxal (je me rapporte à l'ambiguïté poétique) qu'il fonctionne aussi dans le cas d'un texte qui rend possible, non, en fait qui oblige à une traduction *ad litteram*. La littérarité dans le cas de tels textes coïncide avec la littéralité, et le traducteur ne doit pas essayer de comprendre « ce que le poète a voulu dire », mais il doit traduire la lettre de son texte.

(Traduit du roumain par **Raluca-Nicoleta BALAȚCHI**¹)

¹ Université „Ștefan cel Mare” de Suceava, Roumanie, mbalatchi@litere.usv.ro.